

cécile
wajsbrot

sentinelles



CÉCILE WAJSBROT

SENTINELLES

Conversations un soir de vernissage à Beaubourg ; l'exposition est consacrée à un vidéaste. Les invités se croisent, s'évaluent, superficiels, ironiques. Il y a aussi l'artiste, une amie, un admirateur, et d'autres – figures d'un théâtre d'ombres. Devant les écrans de contrôle, quelqu'un veille. Mais il suffit d'un incident technique pour faire déraiper la soirée. Le monde réel vacille, s'efface, une autre réalité apparaît.

SENTINELLES

*du même auteur
dans la collection Titres*

CONVERSATIONS AVEC LE MAÎTRE
L'ÎLE AUX MUSÉES

*du même auteur
en numérique*

L'ÎLE AUX MUSÉES
CONVERSATIONS AVEC LE MAÎTRE

CÉCILE WAJSBROT

SENTINELLES

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

L'auteur a bénéficié,
pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du livre.

© Christian Bourgois éditeur, 2013
ISBN 978-2-267-02442-5

I

– Approchez, Mesdames et Messieurs, approchez, n'ayez pas peur. Je ne vous empêche pas d'entrer dans cette grande usine de l'art pour assister au vernissage, c'est sur invitation, et la plupart des passants qui s'attardent ici n'en ont pas. Approchez, n'ayez pas peur. Le mardi est un jour sans grâce, ni début ni fin de semaine, ni milieu, et je veux vous aider à le franchir. Un jour inaperçu où il ne se passe jamais rien. Quel événement historique s'est produit un mardi dont on aurait gardé la trace ? Bien sûr il y a des gens qui naissent, il y a des gens qui meurent, mais le mardi fait partie des oubliés de la vie, des laissés-pour-compte. Je me glisse dans l'interstice, j'occupe la place vide car je ne suis pas essentiel. Je reste au bord. Vous passez, vous passez, arrêtez-vous un peu, vous qui ne possédez pas de carton d'invitation et qui ne pouvez donc pas admirer l'œuvre de l'artiste dont on inaugure l'exposition, vous qui êtes des gens ordinaires, comme moi, condamnés à rester dehors, en dehors du pouvoir, en dehors du système. Eh bien restons définitivement dehors et montrons-leur, à ceux qui entrent, que nous existons nous aussi.

SENTINELLES

Sans masque, sans déguisement, sans porte-voix.
Tels que nous sommes.
Approchez, je vais vous raconter.

- Nous montons.
- Comme aspirés par une force.
- Paris s'élève devant nous, se découvre peu à peu.
- Tant de maisons, tant d'horizon.
- Dans la rue, rien ne laisse présager.
- Nous marchons les yeux baissés.
- Attirés par le sol.
- Tout corps qui tombe est attiré vers le bas.
- C'est la loi de la gravitation universelle énoncée par Newton.
- L'histoire de la pomme.
- Doit-on dire attraction ou gravitation ?
- C'est la même chose.
- Je ne crois pas.
- Mais nous marchons les yeux baissés dans les rues bordées d'immeubles qui barrent la pensée.
- Sans savoir qu'autre chose existe.
- Et Paris se découvre.
- Nous montons.
- D'abord les maisons, leur verticalité, puis les toits et au-delà, l'horizon lentement s'élargit.
- Le relief apparaît, la colline de Montmartre surmontée du Sacré-Cœur et le ciel d'habitude invisible.

- J'habite au premier étage.
 - Sur cour.
 - Même au deuxième il fait encore sombre.
 - De plus en plus le rez-de-chaussée est investi.
- Il suffit de vitres opaques, d'un rideau, et un local commercial se transforme en appartement.
- Vous ici ?
 - Une rencontre sur des escalators, c'est original.
 - Je ne manquerais cette soirée pour rien au monde.
 - Nous dépassons les salles plongées dans le silence et l'immobilité. La bibliothèque vide, tous ces livres qui attendent, les journaux que personne ne feuillette – une actualité bizarrement inutile qui ne sert pas aujourd'hui et qui sera périmée demain. Le musée d'Art moderne dont les tableaux, les objets, les sculptures vivent un jour par semaine à l'abri des regards, des paroles.
 - Comme si le monde s'était retiré.
 - Une plage à marée basse.
 - La mer au loin, inaccessible.
 - Nous arrivons.
 - De palier en palier, demeurant sur la marche qui nous transporte, la main posée sur la rampe noire qui défile avec lenteur et régularité, nous avançons.
 - Nous atteignons.
 - Et Paris nous entoure.
 - Une ville offerte, de pierre claire, des toits étendus comme des animaux sauvages reposant dans la jungle, le bruit a disparu, arrêté par la vitre.
 - C'est l'heure du silence.
 - Et nous montons toujours.
 - De l'attente.

- Nous arrivons.
- De l'espoir.
- Rien n'est encore commencé.
- Tout est possible.
- Devant nous, un grand couloir à remonter.
- Passer le long des tables du café à ciel ouvert, de la terrasse désertée.
- Un monde abandonné.
- Y a-t-il déjà eu des clients assis là, des boissons, des paroles ?
- Y a-t-il déjà eu des hommes ?
- Comme si nous étions les survivants d'une espèce disparue.
- Remontant le couloir, nous remontons le temps.
- Le cours du fleuve.
- Nous sommes le fleuve.
- J'étais à Londres, en Espagne, à New York, à chacune de ses expositions je suis là. Sans lui je marcherais dans la nuit – il éclaire mon chemin. Je fais partie de cette foule anonyme à laquelle personne ne pense, qui attend au bord de la route que passe le héros, l'artiste, je suis l'ombre secrète qui accompagne ses mouvements. Et s'il exerce une influence décisive sur ma vie, je crois à celle que j'exerce, avec d'autres, sur la sienne, à l'aura que nous dessinons autour de lui, à la présence impalpable qu'il sent peut-être et qui le protège, le soutient. Dans nos messages, nos lettres non écrites, ils puisent la force de continuer, dans le silence de notre admiration ils puisent le contour des mots que nous n'osons prononcer et la forme de l'œuvre future. Je suis un inconnu, je suis l'un d'entre eux, je ne veux pas lui parler, le voir, peut-être – j'ai pu entrer grâce à un

ami, un critique qui suit son travail mais ce n'est pas lui qui m'a initié. Je te présenterai, m'a-t-il dit, mais nous nous sommes déjà perdus.

– Je vois des silhouettes en noir et blanc, des groupes se forment et se défont, j'ai plusieurs écrans devant moi qui représentent chacun une portion du territoire placé sous ma surveillance, les morceaux d'un puzzle, en bas le grand hall où tout le monde accède après avoir franchi le portique de contrôle, après avoir ouvert et déposé sur la longue table un porte-documents, un sac, puis les escalators. 19 h 30. J'ai pris mon service il y a une demi-heure et je resterai là, le temps de la soirée, invisible à leurs yeux mais voyant tout. Je les vois entrer d'un pas décidé, hésitant, rejoindre quelqu'un qu'ils connaissent, attendre. Ils montent, depuis la place on voit des formes en relief, en couleur, se déplacer dans le corps de cette immense chenille, pour moi ce sont des ombres qui s'élèvent vers le ciel, j'aime ce mouvement d'ensemble, cette harmonie, ils se dirigent vers un but commun – les grandes salles du haut, l'exposition, un artiste dont je n'ai jamais entendu parler mais j'irai regarder un jour, quand je ne serai pas de service. La vidéo, après tout, c'est aussi mon domaine.

- Le monde.
- Je n'aurais jamais cru.
- Toute une exposition.
- Il a à peine 40 ans.
- Une consécration.
- Qu'aura-t-il fait pour en arriver là ?
- L'air du temps.
- Les concessions.

– Alors que certains le trouvaient hermétique.
 – À ses débuts – mais il a pris un virage à cent quatre-vingts degrés.

– Le consensus, c'est mauvais signe.

– Les honneurs.

– Le début de la fin.

– J'aurais peur, à sa place.

– Ah les artistes... Il m'a demandé de passer le chercher pour qu'on aille ensemble à ce vernissage qui l'inquiète depuis quelques jours et m'a rappelée, une demi-heure avant le rendez-vous, pour me dire qu'il préférerait finalement être seul. J'ai l'habitude des changements de dernière minute, combien de fois s'est-il excusé d'un long retard ou d'une annulation subite, la cause est toujours la même – son amant. Une chaîne se forme, des réactions en cascade, l'autre peut ou ne peut pas et il vit à son rythme. Il est libre quand son amant ne l'est pas, pris quand il est libre pour lui. Je connais toutes ses aventures et les complications de cette histoire qui dure, avec un homme qui le fascine et le perd à la fois. Je l'écoute, oubliant ce que j'éprouve encore, ce que j'aurais aimé vivre avec lui depuis l'époque où nous étions voisins de palier. Chacun regarde celui qui ne le voit pas comme dans la *Trinité* de Roubleev où ces anges au visage identique qui représentent le Père, le Fils et le Saint-Esprit forment un cercle par le regard, chacun tourné vers l'autre. L'amour réciproque existe-t-il ? Peut-on désirer autre chose que ce qui vous échappe ?

– Je ne vous avais pas reconnu – la coiffure.

– J'ai coupé mes cheveux.

– Un changement de vie ?

- Seulement un changement de look.
- Ça vous va bien.
- *L'Ascenseur.*
- Une vidéo récente ?
- L'une des premières, au contraire.
- Il ne se passe rien. Les portes de l'ascenseur sont ouvertes, cinq ou six personnes entrent, le hall d'un grand immeuble, les portes se referment et voilà.
- Vous n'avez pas vu, la couleur, le noir et blanc, les bandes de vidéosurveillance des bâtiments publics, hôpitaux, administrations, ministères, intégrées dans le parcours de l'ascenseur, des bandes retravaillées où les silhouettes sont détournées, comme vidées de leur substance. Revêtant un aspect fantomatique, mouvant.
- Vous y mettez plus qu'il n'y a.
- Regardez. Ce va-et-vient entre les corps et les visages, un présent en couleur et un passé en noir et blanc, produit une confusion vertigineuse, une superposition des temps, des éléments. L'individu, l'identité repérable se fond dans l'anonymat.
- Vous croyez ?
- Dès qu'on analyse, on transforme n'importe quelle absurdité en œuvre réfléchie.
- Vous ne pouvez pas dire ça de lui. C'est un artiste qui réfléchit.
- Je croyais être en retard.
- Ils ont ouvert plus tard que prévu. Nous avons attendu dans le hall.
- Je devais retrouver une amie mais apparemment, elle n'est pas encore arrivée.
- Avec ce monde on ne peut que se perdre.
- Nous avons dit la première salle, c'est bien ici ?

– Je peux me vanter de l’avoir découvert. Dans une petite galerie, je l’ai remarqué au milieu d’une exposition collective. Il y avait des peintures, des installations, c’était la seule vidéo et cet écran solitaire m’a attiré, fragile au milieu de formes plus sûres, immobiles, le mouvement des images donnait à son travail un caractère éphémère, presque menacé. Je m’intéresse aux survivants, aux espèces disparues et alors que la vidéo est un art relativement récent, j’ai pensé qu’il était particulièrement fait pour traiter de la précarité, existentielle, sociale. Avant de me tourner vers la critique, j’ai essayé, moi aussi, je croyais avoir des choses à dire, je voulais montrer la peur, exorciser le monstre venu des temps anciens, enfoui au plus profond, qui remontait à des moments impromptus. Je filmais la nuit, les ombres, si nettes sous la pleine lune, et j’effaçais les gens. Je voulais transmettre quelque chose, je voulais trop, sans doute, cela m’est apparu un jour en voyant une installation de Bill Viola intitulée *Reasons for Knocking at an Empty House*, les raisons de frapper à la porte d’une maison vide. Il faut mettre un casque et regarder, à l’écran, un homme, l’artiste, on l’entend respirer, avaler, on le voit agressé par un être menaçant qui se tient derrière lui, puis on entend une explosion. Qui sont-ils l’un et l’autre ? Certes, l’homme se relève mais j’ai pensé aux forces inconnues libérées par la création, à l’artiste qui en subit les assauts, qui tombe sous le coup de l’émotion, du déferlement. En aurais-je le courage ? Saurais-je me relever ? Bill Viola montrait la peur et le mystère sans rien démontrer, moi j’étais dans la volonté, incapable de me défaire de la théorie.

- Je ne pourrais pas me passer de Paris.
- Le sentiment d'être au cœur du monde.
- Paris ? Au cœur du monde ? Vous retardez.
- Les choses se passent ailleurs.
- Où ?
- À Londres, à Berlin.
- À New York.
- L'Europe est dépassée.
- Alors où ?
- Shanghai.
- Johannesburg.
- L'Inde.
- Moscou.
- Comment vous croire ? Toutes nos galeries, nos artistes.
- Qui ne passent pas nos frontières.
- La reconnaissance ne présage pas de la qualité.
- On parlait d'influence.
- Paris au cœur du monde.
- La ville la plus fréquentée par les touristes.
- Le tourisme et l'art...
- Rien à voir.
- Je ne m'en lasse pas.
- À chaque retour de l'étranger, je fais toujours une première promenade pour reprendre contact. L'unité des façades, le style, la couleur de la pierre.
- Une ville de pierre, justement.
- Qui vous oblige à y habiter ?
- Dans notre milieu.
- Au cœur du monde.
- En tout cas de la France.
- Il faut reconnaître qu'il sait s'entourer. Nous étions porteurs d'une ambition commune – aux

Beaux-Arts nous avons conclu une sorte de pacte, arriver ensemble mais nous avons perdu contact et il est arrivé sans moi. Il s'est éloigné insensiblement pour fréquenter des artistes plus commerciaux, il a pris un virage, a délaissé nos discussions et la charte morale que nous avons élaborée. Ne pas déroger à nos principes. Ne pas céder à la facilité. Se dire la vérité. Toujours chercher. Jamais en ligne droite. Et voilà qu'il a commencé à mettre systématiquement une musique en bande-son, toujours la même, celle d'un groupe anglais qui s'appelle Archive. Cela fait cinq ou six ans qu'on ne se voit plus. Je suis venu par curiosité, pour savoir où il en est et peut-être pour me rassurer, considérer qu'il est normal qu'on parle de lui et pas de moi, me conforter dans la voie que j'ai choisie, l'exigence, la recherche. Ils sont là, réunis, ceux qui m'ignorent, ceux qui ne viennent pas à mes rares expositions dans des galeries sans nom qui se trouvent dans des arrondissements à deux chiffres et sans gloire. Mais je tiens, je ne désespère pas, je tourne mes images sans paroles et sans compromis. Le verrai-je dans la foule, et si je le vois, irai-je vers lui ? Est-ce lui, là-bas, engagé dans une conversation avec, je crois le reconnaître, ce critique célèbre qui le soutient depuis ses débuts ? Ou là, tout seul, rejoint par une femme qui l'appelle pour qu'il se retourne ? Je suis entouré de visages pareils au sien, je le vois partout – ils lui ressemblent tous.

- Je n'ai pas entendu.
- Je pensais à autre chose.
- Vous ne trouvez pas ?
- Qu'il perd l'inspiration ? Je n'en suis pas sûr.
- Non, je disais, il se répète.

- Attendez – de qui parlez-vous ?
- Non, pas lui, le frère de cette actrice.
- Vous m’avez fait peur.
- Un numéro spécial.
- Pour rattraper le temps perdu.
- J’ai toujours dit.
- Moi aussi, vous êtes témoin.
- Vous voyez l’homme en chemise noire, c’est lui qui l’a découvert.
- Découvert, qu’est-ce que cela veut dire ?
- Il a écrit le premier article important sur lui.
- Il faut bien que quelqu’un commence.
- Où est-il ? Je n’aime pas le voir au milieu des autres, j’ai l’impression de le perdre. Je l’ai toujours voulu pour moi, posant comme condition de ne pas apparaître officiellement à ses côtés, qu’il ne parle pas de moi, qu’il ne prononce jamais mon nom. J’aime l’intimité, le secret – je ne veux pas d’irruptions, pas de perturbations. Un jour il m’a demandé de marcher dans la rue pour me filmer au milieu des passants. Personne ne le saurait, il ne m’accorderait pas de statut particulier, je serais un parmi d’autres mais il aurait ainsi une trace, un souvenir de moi. J’ai refusé et il n’a pas compris. C’est pourtant simple, je ne veux pas être un souvenir. Je vis dans le présent et n’aurai pas envie, quand je serai plus vieux, d’avoir un témoignage de ma déchéance physique. Il croyait me faire un cadeau. Je t’offre mon art, disait-il. La véritable offrande serait d’abandonner ton art. Il a reculé, comme effrayé. Tu ne peux pas me demander ça, a-t-il dit. Je ne te le demande pas, ai-je dit. Mais je peux le mettre à ton service, a-t-il dit encore. J’ai répondu, je n’en veux pas. Bien sûr

- Tout ce qu'elle montre est forcément déjà là.
- Installé.
- L'exposition révèle ?
- Prend acte ?
- Rend visible l'invisible ?
- Visible au plus grand nombre ?
- Même si ce plus grand nombre est relatif.
- Et aujourd'hui.
- Nous découvrons l'invisible.
- L'immatériel.
- L'indicible.
- Quelqu'un guette dans l'ombre, me surveille, épie mes gestes – je ne peux me défaire de ce sentiment. Curieusement je me sentais plus rassuré dans l'obscurité mais à la lumière revenue, les visages me font peur. J'avais besoin de quelqu'un pour m'accompagner, le buffet est si loin, dans une autre salle, et le verre salvateur, une gorgée d'alcool pour que le monde m'apparaisse moins hostile, avec des contours moins coupants. J'avais besoin de quelqu'un, elle m'a laissé, abandonné, et lui – où a-t-il disparu ?
- Je vous retrouve enfin.
- On se connaît ?
- Tout à l'heure. Je vous avais fait remarquer le ralentissement de l'image – la banque.
- Je me souviens.
- J'ai vu le quai de gare, depuis, j'ai vu l'aéroport. Je viens de découvrir les œuvres les plus récentes.
- Vous voulez bien m'accompagner jusqu'au buffet ?
- Bien sûr.
- Il y a encore deux salles à traverser.
- La façon dont vous montrez...

- C'est comme une course d'obstacles perpétuelle. À peine l'un franchi, l'autre surgit. Et il faut sauter.
- ... dont vous montrez les gens ensemble.
- Vous allez me parler des foules.
- Vous êtes le seul.
- Si vous pouviez parler d'autre chose, si vous pouviez...
- Comme vous voudrez.
- M'accompagner.
- Je vous ai dit oui.
- On me l'a déjà dit, et puis on m'a laissé au milieu du chemin.
- Je ne vous laisserai pas.
- Et si quelqu'un m'aborde ?
- J'attendrai.
- Si je dois répondre, si je suis retardé, si...
- Je me tiendrai à l'écart mais je resterai près de vous.
- Ou plutôt, si vous pouviez empêcher qu'on m'aborde.
- J'aimerais vous dire...
- Vous les empêcherez ?
- Oui.
- Vous voyez, ils approchent.
- Ce n'est qu'un mouvement, une fluctuation comme vous les décrivez si bien dans les chorégraphies que vous organisez.
- Je n'organise rien, les choses se présentent à moi.
- Ils vont vers la sortie plutôt que vers vous.
- C'est vrai, la sortie est par là.
- Vous voulez vous appuyer sur moi ?
- Ça ira, merci.
- J'ai l'impression que vous vacillez.